



# LES OMBRES DE SAINT-PÉTERSBOURG



Dans l'ancienne Leningrad, chacun conserve le souvenir du siège de la ville, pendant la Seconde Guerre mondiale, et de ses innombrables morts. Même ici, pourtant, le discours militariste du régime séduit.

DE NOTRE ENVOYÉ SPECIAL MARC EPSTEIN, AVEC ALLA CHEVELKINA

Sur la perspective Nevski, on peut encore lire des mises en garde : « Citoyens ! En cas de bombardement, ce côté de la rue est le plus dangereux ! »



S. GRACHEV/PHOTOGRACH.COM POUR L'EXPRESS

**P**assez quelques jours en Russie, ces temps-ci, et vous aurez bientôt l'impression qu'un conflit armé est inévitable. Dans un récent décret signé par le chef de l'Etat, Vladimir Poutine, l'Union européenne est accusée « d'expansion géopolitique » et de chercher à « saper la stabilité régionale et globale ». A la télévision nationale, un journaliste réputé proche du Kremlin, Dmitri Kisselev, menace de réduire les Etats-Unis en nuage de

poussière nucléaire. Au Parlement, le chef d'un parti ultranationaliste, Vladimir Jirinovski, évoque une imminente Troisième Guerre mondiale. Dans les rues des grandes villes, aussi, des autocollants sont apparus sur les pare-chocs des voitures : « A Berlin ! », « Merci, grand-père, pour notre victoire ! » ou encore « 1941-1945, nous pouvons recommencer ! » A croire que les 26 millions de Soviétiques morts pendant la Seconde Guerre mondiale auraient cessé d'émouvoir... Et voici que, au début du mois d'octobre, le gouverneur de Saint-Petersbourg a ordonné le stockage d'une quantité suffisante de blé pour que chaque résident puisse disposer durant vingt jours, en cas de crise, de l'équivalent de 300 grammes de pain.

Saint-Petersbourg ! En Russie, aucune autre ville n'a vécu l'horreur de la guerre d'une manière aussi intime. Ici, dans nombre de familles, chacun des trois repas de la journée est l'occasion de penser, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, dans l'espace clos de la cuisine ou de la salle à manger, aux parents ou aux grands-parents qui ont connu l'apocalypse. Entre le 8 septembre 1941 et le 27 janvier 1944, Leningrad – son nom de l'époque soviétique – est assiégée par les troupes de l'Allemagne nazie durant près de neuf cents jours. Les pertes humaines sont colossales : 1 800 000 personnes, dont près de 1 million de civils. La plupart sont morts de faim et de froid. Aujourd'hui encore, leurs fantômes errent dans les rues. Le long de la perspective Nevski, les « Champs-Élysées » de la cité, on entend leurs murmures le long des façades, où des panneaux anciens, pieusement conservés, mettent toujours en garde les promeneurs contre les risques de bombardement.

La guerre, dans cette ville martyre, est comme une vieille blessure qui n'aurait jamais tout à fait cicatrisé. « Pour nous, le siège représente un traumatisme comparable à celui de la Shoah pour les juifs, ou au génocide pour les Arméniens, souligne Evgueni Anissimov, prof d'histoire à l'université locale. Pas une seule famille, ou presque, n'a été épargnée. »

Les larmes aux yeux, Lila Schneider, 82 ans, se souvient de la lente agonie de

son grand-père, dans l'appartement communautaire que sa famille occupait alors, à l'époque où elle était encore une petite fille. Elle se rappelle du froid glacial et de ses cousins faméliques ; devenus trop faibles pour gravir l'escalier de l'immeuble, jusqu'à leur appartement du 5<sup>e</sup> étage, ils avaient rejoint le reste de la famille au rez-de-chaussée. Ludmila Vinogradova, elle, est née pendant le siège et n'en garde aucun souvenir. Mais le silence obstiné de sa mère l'a toujours impressionnée : « Le sujet était trop douloureux pour être abordé, explique-t-elle. Chaque année, le jour anniversaire de la levée du siège, je voyais bien que maman était émue aux larmes. J'ai remarqué aussi qu'elle posait toujours quelque chose à manger sur la table de la cuisine, comme si elle craignait de manquer... » D'autres parlent des bocaux de gruau trouvés sous le lit de leurs aînés, après leur mort. Du

**« Pour nous, le siège représente un traumatisme comparable à celui de la Shoah pour les juifs, ou au génocide pour les Arméniens »**

regard d'effroi sur le visage de leurs parents dès qu'un quignon de pain tombait sur le sol. Ou encore des innombrables couches superposées de vêtements en laine dès les premiers flocons de neige, comme si la vie en dépendait...

Hantés par le souvenir de la guerre, comment les habitants de Saint-Petersbourg réagissent-ils aux discours nationalistes et militaristes qui envahissent la Russie sous Vladimir Poutine, cet ancien lieutenant-colonel du KGB, né ici même ? Poser la question, dans cette ancienne capitale impériale, la plus européenne des villes russes, c'est ouvrir une boîte de Pandore. Et découvrir à quel point les Russes, même ici, restent marqués par l'expérience impériale, fût-elle tsariste ou soviétique.

A quelques kilomètres de l'agglomération, à deux pas de l'ancien palais ➤

Son grand-père agonisant, des cousins trop faibles pour gravir les escaliers de leur immeuble... Lila Schneider, 82 ans, n'a rien oublié de l'enfer de sa ville assiégée.



S. GRACHEV/PHOTOGRACH.COM POUR L'EXPRESS

► impérial de Pavlovsk, Maxim Chostakovitch se souvient de la période du siège et de la première représentation de la Symphonie n°7 que son père, Dmitri Chostakovitch, composa alors en l'honneur de Leningrad et de la résistance de ses habitants à l'invasisseur allemand. « En 1942, j'étais un petit garçon, bien sûr. Ma mère m'a donné quelques bonbons dans l'espoir que je me tiendrai calme pendant le concert. Je n'ai jamais oublié le goût de ces bonbons! » Chef d'orchestre réputé, Maxim Chostakovitch a vécu en exil aux Etats-Unis, durant les années 1980, avant de retrouver son pays natal, en 1992. A présent, il prend au sérieux le risque de guerre et semble résigné : « Bien sûr que je suis inquiet! Voyez la Syrie, les événements en Ukraine... Je ne souhaite pas le moindre conflit, bien sûr, mais je constate un fossé croissant entre l'Europe et les Etats-Unis, d'une part, et le reste du monde, d'autre part. Je me réjouis chaque jour d'être rentré en Russie. Je ne comprends plus les débats qui agitent l'Occident et les attaques contre le mariage, par exemple. Orthodoxe croyant et pratiquant, je me sens plus russe que jamais! Une expression d'ici

résume mon état d'esprit : mieux vaut souffrir de tout ce qui est interdit, que rire de tout ce qui est permis. »

Adopter une telle philosophie revient à absoudre par avance toutes les positions de l'Etat russe et de son grand allié, l'Eglise orthodoxe, même les plus autoritaires. Or c'est un avis largement partagé.

« Très peu de Russes réclament davantage de liberté », souligne Vitali Demarski, journaliste et directeur de *Diletant*, un mensuel comparable à la revue *L'Histoire*, en France. Seuls 13 % des Russes ont demandé un passeport, afin de voyager à l'étranger et, parmi eux,

**«La propagande ? La plupart de mes compatriotes y croient ou laissent dire. Ils se fichent de la réalité historique»**

seul 1 sur 3 en a profité pour visiter un pays occidental ; la majorité se contentait des plages ensoleillées de l'Egypte ou de la Turquie, quand ces destinations étaient plus sûres. Et Demarski de poursuivre : « La propagande officielle ? L'exaltation des faits d'armes de la glorieuse armée soviétique ? La plupart de mes compatriotes y croient, ou ils laissent dire. Au fond, ils se fichent de la réalité historique. »

L'histoire des *28 Hommes de Panfilov*, un film à grand spectacle, distribué il y a peu dans un millier de salles de cinéma à travers le pays, est un signe parmi d'autres. L'acte de bravoure de ces soldats, qui n'ont pas hésité à se sacrifier, pendant l'hiver 1941, pour empêcher les troupes nazies de marcher sur Moscou, est inscrit depuis des décennies dans les manuels scolaires. Seulement voilà. Une enquête, conduite dès 1948 par les autorités soviétiques, a révélé que leurs actes avaient été largement exagérés par la propagande. Mais, quand le directeur des Archives nationales, Sergueï Mironenko, a révélé la supercherie, il y a quelques semaines, il s'est attiré les foudres du ministre de la Culture, Vladimir Medinski. Ce ►►



S. GRACHEV / PHOTOGRAPH.COM POUR L'ESPRESSO

*A « Peter » comme dans tout le pays, le nationalisme s'exacerbe : les formations paramilitaires pour enfants et ados prospèrent.*

► dernier est allé jusqu'à défendre le mensonge d'Etat, au nom du patriotisme : « Même si cette histoire a été inventée du début à la fin, il s'agit d'une légende sacrée, tout simplement intouchable. Ceux qui la critiquent sont les pires gens au monde. »

L'épisode n'a guère fait de bruit au-delà des cercles intellectuels moscovites. Comme si une large majorité du peuple russe approuvait les propos du ministre : mieux vaut une grandeur fantasmée qu'une vérité humiliante. Mais comment comprendre un tel aveuglement ?

L'explication tient, pour une part, à l'éclatement de l'Union soviétique, au début des années 1990. « A Saint-Petersbourg comme ailleurs, c'est une humiliation dont les Russes ne se sont jamais vraiment remis, reprend Vitali Demarski. Le système soviétique était désastreux, mais cela n'a aucune importance. Aujourd'hui, les Russes aspirent à la renaissance de la grande puissance qu'ils ont connue. Ils ont soif d'exploits et d'héroïsme. Et, puisque Poutine et les siens ont pour seul objectif de conserver le pouvoir, ils répondent sans tergiverser à

cette demande. A la différence du Parti communiste chinois, qui se projette dans l'avenir, le Kremlin semble incapable d'élaborer une politique de développement durable pour notre pays. Voilà pourquoi il exalte notre passé prétendument glorieux. »

Alexandre Nevzorov, journaliste réputé et ancien député de la Douma, partage son avis : « Dans sa grande majorité, le peuple russe ne comprend rien au monde dans lequel il vit. Sous l'influence du régime et de l'Eglise orthodoxe, en

**« Les Russes aspirent à la renaissance de la grande puissance qu'ils ont connue. Ils ont soif d'exploits et d'héroïsme »**

particulier, il a développé une sainte horreur de l'Occident, de sa démocratie libérale et de ses valeurs de tolérance. Nos dirigeants ne savent pas faire grand-chose, mais ils ont acquis une expertise certaine dans l'art de faire peur. Nos voisins en savent quelque chose ! Mais je ne prends pas au sérieux le risque d'un conflit armé avec un pays du bloc occidental. A la différence des Russes, qui croient n'importe quoi, le régime sait bien que nous serions incapables de tenir trois jours face à l'armée américaine. »

A Saint-Petersbourg, comme partout dans le pays, les séances de formation paramilitaire rencontrent un succès croissant. Enfants et adolescents s'y pressent pour apprendre des techniques de combat, ainsi que le maniement des armes. « Personne n'a envie de faire la guerre, explique Iouri Popov, militaire à la retraite et directeur d'une de ces "associations patriotiques". Mais, quand les diplomates sont en désaccord, les peuples défendent leur pays. C'est toujours comme ça. » Voilà qui promet. **E**